

Il était une mauvaise foi

Olivier Maillart

Numéro 69, été 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/85864ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Maillart, O. (2017). Il était une mauvaise foi. *L'Inconvénient*, (69), 76–78.



IL ÉTAIT UNE MAUVAISE FOI

Olivier Maillart

Le 25 décembre dernier, c'était Noël. Vous me direz, l'an dernier aussi Noël était tombé un 25 décembre. L'année d'avant également, d'ailleurs. En fait, ce petit manège dure depuis un certain temps, avec la régularité d'une horloge suisse. Le 25 décembre : Noël ; le 1^{er} janvier : Nouvel An. Ça ne manque jamais !

Sauf que, ces derniers temps, j'ai tendance à m'émerveiller lorsque quelque chose que je connais depuis toujours continue à se produire, à peu près à l'identique. Il y en a si peu... Surtout avec ce qui nous vient du plus lointain passé : l'Histoire, les dates, les pays, les religions, tout ça... Notre monde a en commun avec la défunte URSS que le passé y est encore plus incertain que l'avenir. Du jour au lendemain, ce que vous pensiez savoir n'a plus cours. Mieux : *ce qui a eu lieu* (du moins le pensiez-vous) *n'a en fait pas eu lieu*. La France. L'Empire romain. Le Moyen-Âge. Nos ancêtres les Gaulois, ou la poule au pot. Tout ça, c'était des constructions. Ou bien des projections. Des préjugés. Bref, des fadaises, rien que nos précieuses méthodes de pointe ne puissent réduire en cendres, ou renvoyer

au néant des croyances mythologiques, quelque part entre la licorne et le géocentrisme du bon vieux Ptolémée.

Cette instabilité du passé s'avère particulièrement flagrante en ce qui concerne les religions, ce qui est bien normal puisque la croyance y joue un rôle ridiculement important. D'où l'acharnement que celles-ci semblent susciter à leur rencontre. Toutes sont visées, d'ailleurs, même si je suis forcément plus sensible aux attaques qui en visent une en particulier. La mauvaise. La méchante. Celle de l'Inquisition, des croisades et des pédophiles. Enfin bref, vous voyez bien de quoi je veux parler. La-seule-l'unique-la-vraie. Celle du Credo, de Mozart, de Claudel et de Fra Angelico. De « la France, fille aînée de l'Église », et du vin de messe (au passage : ça m'a toujours réjoui de me dire que Jésus, quand on lui propose de l'eau dans un banquet, commence par la transformer en vin avant de la boire). La religion de mes parents. La mienne en somme.

Tous les ans je suis donc surpris de constater que cette vieille dame est encore là. Vaille que vaille. Qu'elle tient bon. Et que Noël tombe encore en dé-

cembre. Pas le 23, pas le 24 (encore que, là, ça se discute), ni le 26, non. Le 25. La dernière fois, pour la messe, il y avait des soldats devant l'église. J'ai cru qu'ils venaient tous nous arrêter ! Allez, ça suffit, vos bêtises, ça a assez duré, deux mille ans de conneries, c'est bon, maintenant on arrête les frais ! La messe est finie ! Allez plutôt faire les courses, on a ouvert les magasins le dimanche, c'est pas pour les chiens !

En fait non. Ils venaient pour nous protéger des terroristes musulmans qui avaient promis qu'ils viendraient se faire sauter dans nos églises. Finalement ils ne sont pas venus. On a eu de la chance. Peut-être qu'eux aussi, ils croyaient que Noël avait été annulé cette année ?

C'est que la France est un pays qui se caractérise par son peu d'aménité vis-à-vis de l'Église catholique. Les guerres du passé, de *tout le passé* ? C'est la faute des catholiques ! Les inégalités salariales entre les hommes et les femmes ? Les catholiques, bien sûr ! Un homosexuel tabassé par des jeunes un peu à vif ? Les catholiques, parce que même s'il n'y en avait pas sur les lieux, quand même, on sait bien que ça leur a fait plaisir, à ces salauds. Le Mal ? Globa-

lement, éternellement, chafouinement : catholique. Curieux destin, pour une religion qui s'était montrée si soucieuse de la notion de péché.

Le catholicisme, notre époque travaille donc, comme l'Amédée d'Eugène Ionesco, à s'en débarrasser. Le *running gag* des fêtes de Noël (qu'il faut désormais appeler « fêtes de fin d'année », pour éviter de trop se compromettre), attentats islamistes mis à part, ce sont maintenant les crèches. Les crèches qu'il faudrait retirer des mairies quand il y en a, et interdire d'installer au cas où quelqu'un aurait la drôle d'idée d'en mettre une. Des mairies, et en fait de tout l'espace public : des préfectures, des casernes de pompiers, des piscines et des cimetières. Parce que c'est contre la laïcité, et que la laïcité est ce qui doit nous permettre de vivre en bonne entente avec tous nos compatriotes. De vivre ensemble, de *vivreensemble* même. Sans nous jeter à la gorge les uns des autres.

Enfant, je n'avais jamais vraiment entendu parler de ces histoires de crèches : il y en avait une chez moi, il y en avait chez mes oncles et mes tantes, chez mes grands-parents. Il y en avait une dans chaque église. Peut-être à l'école. Je ne me rendais pas tellement dans les mairies. Mais, comme le cadavre dans la pièce d'Ionesco, on a l'impression qu'elles ne cessent de gonfler, ces crèches, à mesure qu'on essaie d'extirper le catholicisme de la société française. Couvrez ces saints que je ne saurais voir ! On parle d'enlever les croix aux derniers endroits où l'on en trouve (sur les montagnes, à la croisée des chemins). On débaptise (il va falloir trouver un autre mot, celui-là est quand même un brin suspect) les rues, pour leur donner des noms plus républicains, avec de vrais grands hommes – ou de vraies grandes femmes, ce qui est encore mieux. Stéphane Hessel. Rosa Parks. Dalida. De ces modèles de vertu, Dieu merci (argh ! zut !), nous ne manquons jamais. Et les prochains ne manqueront pas de vous impressionner.

Mais je dois reconnaître que, plus je vieillis, plus je m'attache à ce monde qu'on voudrait à tout prix faire disparaître. Il faut dire que celui qu'on me promet à la place n'a pas grand-chose pour me consoler. Je me souviens de ce que disait Federico Fellini à ce propos : « Encore une fois, l'Église catholique me plaît, et au surplus, né comme je le suis en Italie, comment aurais-je pu choisir une autre religion ? J'aime sa chorégraphie, ses représentations immuables et hypnotisantes, ses mises en scène précieuses, ses chants lugubres, le catéchisme, l'élection d'un nouveau pontife, l'appareil grandiose de la mort. J'éprouve un sentiment de reconnaissance envers tous les tabous, les distorsions, les obscurités qui ont constitué un matériel didactique immense, et aussi les bases de rébellions vivifiantes. »

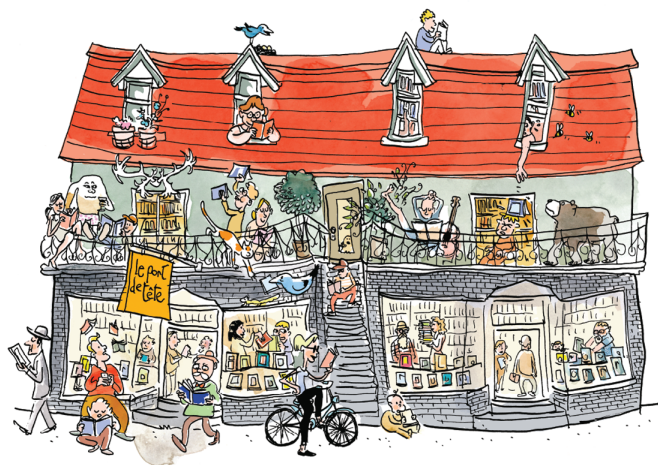
Propos merveilleux, presque incompréhensibles pour beaucoup de mes contemporains malheureusement. Quoi ? Se féliciter des tabous et des obscurités catholiques ? Quand on n'aime plus les tabous que renversés, les obscurités que noyées dans la lumière et les représentations abolies dans l'universelle transparence obligatoire ! Quand tous les rituels sont à réinventer, si possible sur un mode plus festif, tendance et sympa ! Je me souviens de la première fois où j'ai entendu parler des « *Sunday Assemblies* », ces rassemblements dominicaux censés remplacer la messe, et dont le site Internet vaut

le détour : on y apprend ainsi que, « congrégation séculière qui célèbre la vie », la *Sunday Assembly* veut aider tout un chacun à « vivre sa vie aussi pleinement que possible ». Comme n'importe quelle marque de shampoing, quoi.

Quand je vois mes gentils élèves, plus païens qu'athées je dois dire (l'athéisme, position éminemment respectable, demande le courage lucide d'un Bataille ou d'un Malraux : tout le monde n'en est malheureusement pas capable), peiner à déchiffrer des poèmes de Victor Hugo, me parler du vilain « Caïne » (prononcez comme « canine ») dans « La conscience » (vous savez, avec l'œil dans la tombe, tout ça), je me dis qu'on est mal barré. Ça me rappelle une des rares scènes d'un film de Denys Arcand qui me soient restées en mémoire (j'en profite, comme j'écris dans une revue québécoise, je la mentionne) : ça devait être dans *Les invasions barbares*, un curé qui erre dans un hangar avec des crucifix et du mobilier d'église posés partout dans la pénombre. Et qui se demande sur un ton désabusé ce qu'on va bien pouvoir faire de tout ça, maintenant que la société québécoise n'y croit plus guère...

Dans le camp d'en face, j'ai des copains qui, parce que l'Église ne leur semble plus assez traditionnelle, partent dans l'autre direction. Ils regrettent la messe en latin, voire en araméen. Certains se convertissent à l'orthodoxie, parce que ça serait resté plus sérieux. Je comprends bien ces rêveries de pureté originelle. Je n'ose pas leur dire que, à partir du moment où ils se convertissent, ils font preuve d'une modernité aux antipodes de la tradition qu'ils vénèrent, puisqu'ils com-

le port
de tête librairie



www.leportdetete.com

514.678.9566

262, avenue du Mont-Royal Est, Montréal

mençant par *trahir leurs pères*. Je ne voudrais pas leur faire de peine.

Pour ma part, je dois reconnaître que cela m'ennuierait de changer comme ça mon crucifix d'épaule. De retourner ma veste en peau de chameau. Et, surtout, quel chagrin qu'un tel édifice puisse effectivement disparaître ! C'est que j'ai atteint un âge où l'on devient facilement sentimental. Pour moi, la révolte contre le catholicisme fut un moment bénéfique et nécessaire, plus ou moins circonscrit à l'adolescence. Puis j'ai grandi, je suis devenu adulte, et je suis toujours surpris de constater que ma société n'a pas suivi le même mouvement, préférant s'en tenir à une adolescence bizarrement prolongée. Je me suis rendu compte que j'aimais Claudel, Mozart, le Bernin. La messe, même, parce que chanter est bien agréable, et que j'en ai rarement l'occasion.

Dans cette évolution, je n'ai pas vu le reniement de mes révoltes adolescentes, plutôt leur approfondissement. Car j'avais bien raison de sentir que quelque chose n'allait pas dans ce monde. Je m'étais seulement trompé de cible. Après tout, n'était-ce pas *ceux-là mêmes* qui tenaient les rênes de la société qui me désignaient l'Église comme un vieux machin d'un autre âge, ridicule et gâteux, asservissant et nous empêchant, moi et tous les autres, d'être libres, heureux, à la coule ? La bonne blague... Je les avais un peu trop fréquentés, les libérés de la caverne, les joyeux repaganisés de la consommation de masse. Les *born again teuffeurs*. Pas vraiment plus libres, ni vraiment plus heureux. Travaillés par l'effort douloureux de se persuader de l'être, par contre. Et puis, par-dessus tout, il y avait leur *bonne conscience*. L'horrible, l'atroce, la gluante bonne conscience de ceux qui marchent dans le bon sens du vent. De ceux à qui on ne la fait pas. Et qui, comme le dernier homme de Zarathoustra, vous regardent en clignant de l'œil.

Ce n'était pas bien ragoûtant de se joindre au troupeau-qui-a-toujours-raison. Alors que si je restais catholique, j'étais sûr d'avoir à peu près tout le monde contre moi. Les bons. Les gentils. Les juifs et les musulmans. Les femmes. Les homos. Le Progrès en majesté. Délice ! Frisson ! Avoir la foule contre soi. La foule qui moque, qui brûle, qui explose. Et qui sait qu'elle a raison de le faire, puisqu'elle a raison d'avoir raison. Le bond hors du rang des meurtriers dont parlait Kafka, je l'ai fait comme ça. Par mauvais esprit, bien bête et méchant. « Le plaisir aristocratique de déplaire », disait Baudelaire. Voilà.

D'autant plus que je ne me suis pas retrouvé en si mauvaise compagnie. D'accord, dans ma vieille église qui prend l'eau, ni Stéphane Hessel ni les Femmes ne passent tous les jours. Ni Pierre Bergé, ni Dalida non plus. L'esprit Canal ne souffle pas toujours où il veut.

Par contre, il y a Bernanos et saint Augustin. Georges de La Tour et Monteverdi. Et aussi, ça n'est pas rien, Rabelais et son roman. Notre roman, tout le roman, en fait. Comme je viens de lire un beau livre sur le sujet, j'en profite pour terminer là-dessus, et je cède la parole à ce méchant athée de Lakis

Proguidis. Vous verrez qu'on parle exactement de la même chose.

La liberté de l'Athénien était *sa* liberté, pas celle de l'homme en général. Avec l'avènement du christianisme, ce qui est radicalement nouveau, eu égard à la liberté humaine ou, ce qui revient au même, à l'homme historique, c'est son universalisme. Ce n'est pas un hasard si la théologie chrétienne a fait couler tant d'encre sur la question du libre arbitre. Seul l'homme libre pouvait se détourner de ses croyances et de ses traditions pour embrasser la nouvelle religion. Sans l'hypothèse anthropologique de l'« homme libre », nous n'aurions jamais parlé d'homme historique et d'histoire. On peut être chrétien ou pas, l'homme libre est une conquête du christianisme, une conquête spirituelle et éthique. Il aura fallu des siècles et des siècles avant que l'art ne s'en mêle. ■

1. Lakis Proguidis, *Rabelais. Que le roman commence !*, Éditions Pierre-Guillaume de Roux, Paris, 2017.

